

L'OPINION PUBLIQUE.

LUNDI, 10 OCTOBRE, 1870.

GOULET.

Un nouvel épisode dans le Nord-Ouest! Voici à peu près les circonstances rapportées par un journal anglais. Elzéar Goulet avait joué un rôle quelconque dans la mort de Scott, quoiqu'on ne puisse savoir exactement la part par lui prise à ce douloureux événement. Il était, à tout hasard, l'un des plus actifs appuis de Riel, ce qui le faisait d'autant plus détester des anglais de Winnipeg. Depuis l'arrivée des troupes, il était resté au milieu des métis français, se gardant bien de s'aventurer sur le territoire ennemi. Au commencement de Septembre, M. Cunningham, correspondant spécial d'un journal de Toronto, engagea Goulet comme guide dans une excursion qu'il projetait et l'assura qu'il pouvait venir en ville sans courir aucun danger d'être molesté.

Goulet, confiant, traverse la rivière et vient se mettre aux ordres du journaliste. Pendant qu'il attend son maître, ne soupçonnant rien, la mort plane déjà sur sa tête. Un parent de l'un des prisonniers de Riel au Fort Garry, croit reconnaître dans Goulet, celui qui avait bandé les yeux à Scott et donne l'éveil aux amis de la victime de Riel. Par quelques mots saisis au passage, Goulet est mis au courant du péril qui le menace et prend la fuite. On le poursuit et parmi ses ennemis improvisés se trouvent deux volontaires d'Ontario. Il se jette à l'eau pour traverser la rivière et aller se mettre en sûreté au milieu des siens : on le suit encore et des projectiles lui sont lancés du rivage ; il en est atteint à la tête, disparaît sous l'onde et quelques instants après, on retrouve un cadavre. Quelques anglais du Haut-Canada, pour atténuer l'horreur du forfait, mettent en doute l'histoire du projectile et prétendent que le soldat qui s'est précipité à la nage derrière Goulet ne l'a fait que pour sauver le malheureux métis. Et ces bons enfants de la vertueuse Province sœur, croient avoir mis la dernière main, et une habile main, à leur œuvre de blanchissage de nègres en affirmant d'un air tout-à-fait triomphant que les deux volontaires qui ont tué Goulet sont des catholiques Romains!

On avait quelque temps auparavant menacé les jours d'un prêtre et parlé de se débarrasser de Mgr. Taché. L'auteur de tout ce mal, c'est surtout le Colonel Wolseley, un imbécile habillé en officier à qui le gouvernement anglais avait confié la conduite de l'expédition. Comme il n'y avait pas absolument d'héroïsme à aller au Nord-Ouest par un beau temps d'été et à entrer au Fort Garry quand les portes en étaient ouvertes, il a cru donner à son entreprise un cachet belliqueux et chevaleresque, en provoquant des ennemis qui étaient absents et en insultant tous les métis français dans une Proclamation ou ordre du jour à ses soldats, qui restera longtemps un modèle de sottise, malgré la consécration dont ont voulu la revêtir ici des gens dont le plus grand nombre savent mieux dîner que comprendre une question politique.

Nous n'avons pas, dans le temps, hésité à désapprouver l'exécution de Scott, que nous avons, des premiers dans le journalisme français, qualifié de meurtre. La noyade de Goulet, à quelque point de vue qu'on se place, est mille fois plus atroce. A moins que les auteurs n'en soient vigoureusement recherchés et sévèrement punis, à moins que les Haut-Canadiens ne désapprouvent unanimement et énergiquement cet acte de barbarie, il y aura parmi toute la population française et catholique de la Puissance, un sourd mécontentement qui a pris naissance dans la question de l'arbitrage et qui trouvera la trainée de poudre suffisante pour produire l'explosion dans le meurtre de l'infortuné Goulet. Heureusement pour nous et pour toute la Confédération, il y a là bas un Archibald et un Taché qui sont chargés d'avoir plus de patriotisme et plus d'esprit que tout le Haut-Canada réuni. Faisons des vœux pour leur succès : qu'ils soient à la hauteur de leur tâche et qu'ils ferment promptement une plaie qui, en s'élargissant, peut devenir l'abîme, le tombeau de la Confédération.

J. A. MOUSSEAU.

A QUÉBEC.

La guerre est rallumée entre le *Journal de Québec*, le *Canadien* et *L'Événement*.

Qu'on ait l'humeur belliqueuse à Québec, ce n'est pas étonnant, on ne vient pas au monde sur des remparts, pour rien : on ne grandit pas au milieu de tant de souvenirs guerriers sans que le caractère s'en ressentie fortement.

Mais ce qui nous surprend, c'est qu'on puisse se battre si longtemps sans se détruire.

Il est vrai que la guerre de plume n'a pas subi des perfectionnements bien dange-reux ; on ne connaît pas encore la plume rayée, la plume à aiguille, la plume mitrailleuse. C'est heureux, car il y a longtemps que M.M. Cauchon, Evanturel et Fabre dormiraient ensemble

pour toujours sur les plaines d'Abraham. C'est tout le contraire, même, plus ils se battent plus ils paraissent vigoureux et s'en portent bien ; M. Evanturel n'a pas même perdu un poil de sa barbe.

Quelques fois on dirait à voir leurs plumes se croiser avec tant de furie, à entendre leurs cris, que tout est fini, qu'il ne restera plus rien de ces fiers combattants, mais non, de l'encre, de l'encre en abondance et pas une goutte de sang. Plusieurs fois notre charitable Monette qui ne manque jamais une bonne occasion, a pris son chapeau pour aller à Québec pour organiser une de ces pompes funèbres qui font son bonheur, chaque fois le résultat a trompé ses espérances. A quoi sert maintenant d'avoir un si bon métier avec des gens pareils ?

Je viens de dire que les Québécois naissent naturellement belliqueux, mais M. Fabre ne peut invoquer les mêmes raisons pour expliquer sa conduite, car il n'est pas né à Québec. C'est un enfant de Montréal où tout le monde naît avec la douceur de l'agneau. Eh ! lui-même, on l'a connu, il n'y avait pas de caractère plus doux, plus paisible, ses premiers chants furent des chants d'amour et de fraternité.

Mais alors Québec est encore pire que je pensais ; il n'est pas même nécessaire d'y naître, il suffit d'y passer pour devenir querelleur. Et dire qu'on ne rencontre dans les rues que des figures aimables et souriantes, que des gens, des femmes surtout, qui ont l'air de vous dire comme ça, sans arrière pensée : —vous êtes bien gentil, monsieur.

C'est évidemment une curieuse ville que Québec ! Comme c'est vrai qu'il ne faut pas se fier aux apparences !

Ce qui me frappe dans cette lutte, c'est que les adversaires de M. Fabre fassent un si grand usage de la *girouette*. Serait-ce une arme nationale, une enseigne ou une emblème, comme la feuille d'érable ou le castor ? Le savant et spirituel Dr. Larue devrait bien éclaircir ce point. Il est vrai que les girouettes doivent diablement tourner à Québec, c'est si élevé ! il doit toujours vanter sur cette fameuse citadelle qui touche les nues.

* *

Une idée m'est venue, l'autre jour, à propos de je ne sais quoi. On dit souvent qu'il n'y a pas autant d'hommes de génie maintenant qu'autrefois : je ne sais si c'est vrai, car il est difficile de peser les intelligences, mais si le fait était constaté, on pourrait peut être l'expliquer en disant qu'il suffit maintenant d'avoir de l'imagination et de la mémoire pour intéresser et amuser les hommes.

Il serait curieux de calculer le nombre de discours, d'articles et de livres inspirés par les génies qui nous ont précédés. Il y a autant de choses écrites sur toutes les questions et toutes les matières, qu'un homme peut se faire une belle réputation et composer des milliers de pages sans exprimer une idée nouvelle. Savoir imiter, tailler et coudre est aujourd'hui chose importante en littérature, et qui dispense d'avoir du génie. J'en connais qui commencent avec du Guizot, prennent du Montalembert et du Lacordaire sur leur chemin et finissent avec du Veillot ou du Bossuet ; ils s'animent et s'enthousiasment comme si tout cela était à eux, ils finissent par le croire et le faire croire aux autres. Ce sont des ac eurs, et ils se croient auteurs.

Un homme que j'admire sans le connaître, c'est le Dr. H. Larue de Québec. Voilà un homme vraiment intelligent, un homme qui a des idées, une organisation complète, propre à tout, un talent à la fois fin et sérieux, traitant bien de toutes choses dans un langage facile et délié. Ses études sur l'histoire, la littérature et l'économie politique portent toutes le cachet d'un esprit large, fécond et droit. On dirait toujours qu'il dit comme tout le monde ce que tout le monde doit savoir.

Il publie en ce moment un travail plein d'intérêt sur les corporations religieuses, catholiques de la ville de Québec. Un pareil travail par un homme dont l'esprit et les sentiments doivent être au dessus des préjugés et de la dissimulation, aura le meilleur effet sur la population anglaise et sur beaucoup de nos compatriotes. Il ne fait pas de phrases, mais il donne des chiffres, des faits, des faits éloquentes bien propres à nous édifier sur l'origine de nos institutions.

Il commence par le séminaire de Québec, en écrit l'origine, les progrès et l'organisation, et démontre ce que peut faire le dévouement religieux et national. comment avec un salaire variant de vingt à cent piastres par année. 34 prêtres consentent à travailler quatorze ou quinze heures par jour au bonheur et à l'instruction de la jeunesse. Et on sait quels hommes sont les prêtres du séminaire de Québec ! On voit aussi ce qu'il a fallu d'économie, d'énergie et d'intelligence pour supporter les grandes dépenses occasionnées par la fondation et le maintien de l'Université Laval. Il est bon qu'on sache cela, c'est de nature à calmer des mécontentements politiques, à faire oublier des excès de zèle dont tout le clergé ne doit pas porter

la responsabilité. Nous faisons ces remarques pour le trop grand nombre d'hommes instruits de Montréal, qui oublient tout le bien fait par le clergé pour ne voir que certaines exagérations inspirées par des craintes justifiables.

L. O. DAVID.

ACTUALITÉS.

3ÈME RÉG. DES ZOUAVES A SÉDAN.

Le 3me régiment des zouaves de la garde n'a pas voulu accepter la capitulation. Il a refusé de déposer les armes. Au moment suprême, il a serré les rangs qu'une bataille de trois jours avait fort éclaircis ; le clairon a sonné la charge, et, avec une impétuosité d'élan irrésistible, le régiment s'est précipité sur les masses profondes des Prussiens, dans lesquelles il a fait une trouée et s'est frayé un sanglant passage. Tous ces braves soldats voulaient mourir, pas un ne voulait se rendre.

Trois cents ont franchi les masses qui les enveloppaient. M. Le général Pellé et son aide de camp, M. de Rainvilliers, ont été faits prisonniers à Sedan.

Le brave général a refusé, ainsi qu'un de ses collègues, d'adhérer à la capitulation. Voici la lettre qu'il vient, à ce sujet, d'écrire à sa femme :

"Sedan, 3 septembre.

"Je suis prisonnier de guerre avec toute l'armée.

"Jamais aucun peuple n'a subi un tel affront.

"Dis à ton frère que, s'il lit la convocation de la réunion du conseil de guerre tenu pour la reddition de l'armée, il verra que des généraux n'ont pas partagé l'avis de se rendre. On ne les a pas nommés. Dis-lui qu'il écrive et que tout le monde sache bien que ces deux généraux qui n'ont pas adhéré sont le général Pellé et le général Carré de Bellemare.

"Le général de division, PELLÉ."

On lit dans la France :

Une nouvelle mitrailleuse a été expérimentée au polygone de Vincennes.

Cet engin est adhérent à une petite machine à vapeur de la force d'un cheval, c'est elle qui projette la balle. Donc pas de poudre, pas de cartouches, pas de détonation. On voit tout de suite les nombreux avantages de cette innovation. La nouvelle machine, ne s'échauffant jamais, peut fonctionner sans relâche pendant une journée entière, et lancer une quantité infinie de projectiles, puisqu'il ne s'agit pour augmenter le nombre des canons, que d'accroître la puissance de la machine à vapeur.

Une mitrailleuse de la force de trois chevaux pourrait lancer deux cents balles par seconde et tirer sans interruption.

Cette mitrailleuse ne doit pas être chargée. Un récipient reçoit les projectiles. On les jette par pelletée, et la machine fait le reste.

Il n'y a pas plus de dix jours que le plan de cette machine a été soumis à M. Trochu. Le gouverneur de Paris donna des ordres immédiats pour les essais ; ils ont eu lieu hier, et nous croyons pouvoir affirmer qu'ils ont été satisfaisants.

La portée de cette mitrailleuse est, à peu de chose près, celle du fusil chassepot.

L'inventeur est chargé d'en fabriquer 200 en huit jours.

—Parmi les papiers divers trouvés aux Tuileries, on a remarqué un morceau de musique tiré de la cour du roi *Pétard*, opéra bouffe joué aux Variétés ; c'est la ronde dans laquelle l'infortuné monarque raconte sa dernière bataille, et dont voici les premières paroles :

Mes enfants, je perds mon empire.

L'honneur, la gloire et *cetera*,

Et pourtant je dois vous le dire :

Je suis content d'avoir vu ça !

Le reste est encore plus en situation. C'est navrant d'a-propos.

—S'il faut en croire le "Daily News" de Londres, un savant autrichien, le professeur Faber, de Vienne, aurait tout dernièrement exhibé en Angleterre, aux yeux émerveillés des *cockneys*, une machine à langue et des lèvres, qui sont mises en opération par un appareil mécanique faisant aussi sortir un courant d'air qu'on indique pour produire différents sons et accentuant la prononciation.

Cette machine prononce fort distinctement les lettres de l'alphabet, les syllabes et les mots qu'on veut lui faire dire : elle peut même exprimer toutes les affections possibles.

Le journal qui donne une description de cette machine dit ingénument qu'elle n'est d'aucune utilité, vu que chacun a sa machine à parler.

Un homme très connu, qui a appartenu à l'Assemblée constituante, Mr Beslay, lequel est âgé de soixante-cinq ans, s'est engagé dans le 20e de ligne. Il a pris, dit le *National*, sa feuille de route et s'est mis en devoir de se rendre à Metz, où est son régiment.

Le 18, au matin, il est tombé entre les mains des Prussiens, et il a assisté, étant dans l'armée prussienne, à la bataille du 18. Il avait eu soin de mettre sa feuille de route dans son soulier. On ne vit donc en lui qu'un vieillard inoffensif. On le relâcha le lendemain et on le fit passer en Belgique. Il se rendra en France du côté de Montmédy, et, en chemin, il se trouva face à face avec un uhlan. On causa, il lui offrit un cigare, et puis le uhlan lui demanda quelle heure il était. Il tira sa montre et dit l'heure.

Alors le uhlan descendit de cheval et chemina à pied avec Beslay pendant dix minutes. Puis tout-à-coup il redemanda l'heure.

Mais je viens de vous le dire, répliqua Beslay.

—Eh bien, donnez-moi votre montre.

Il n'y avait guère à songer à la résistance. M. Beslay tira sa montre, et, en la tirant, il fit tomber à terre une pièce de 5 francs. Le uhlan se baissa pour la ramasser. Beslay, qui avait un énorme gourdin, profita du moment et lui en asséna un coup vigoureux sur la tête.

Le uhlan roula par terre ; mais se relevant tout à coup, il se disposa à tirer son sabre. Beslay redouble et porte un second coup de gourdin.

Cette fois, le uhlan tombe pour ne plus se relever.

Beslay se hâte de donner la liberté au cheval, qui part au galop, et lui-même se glisse à travers bois et forêt pour arriver à Montmédy.